



Activité 1 *Au front, à l'arrière : l'appel des colonies !*

Recueil de lettres de Réunionnais adressées à leurs proches durant le conflit (extraites du livre de Prosper Eve, *La Première Guerre Mondiale vue par les poilus réunionnais*, documents réunis et présentés par Prosper Eve, Saint-Denis, Cahiers de notre histoire, 1992, 213 p)

Document 1 Lettre d'Herbert Mondon, séminariste, 30 septembre 1914.

« La vie religieuse semble avoir reçu des événements un regain d'intensité : l'assistance aux offices devient plus régulière et plus nombreuse. Les obsèques des soldats morts dans les hôpitaux des suites de leurs blessures, donnent lieu à de touchantes manifestations religieuses. Les officiers ne craignent pas d'exhiber leurs galons dans les églises. [...] Prières et cantiques se sont succédés sans cesse pour obtenir du ciel la victoire complète. Puisse-t-elle ne pas trop tarder ! Mais tout laisse à prévoir que ce sera long et dur ! L'armée allemande est formidablement puissante et malfaisante. Cependant, comment perdre confiance puisque, dès le début, la Providence a manifesté son action et visiblement travaillé pour la victoire et la renaissance française. »

Document 2 Lettre d'Auguste Godron, 5 décembre 1914.

« A.M.... après une rude journée qui a tourné à notre profit, ma compagnie a ramené 64 prisonniers. Parmi eux se trouvait un jeune sous officier. En pleurant il me demanda du pain, déclarant que depuis la veille ils étaient sans manger. Il y a de tout dans cette race maudite : pilliers, incendiaires, fourbes, assassins, telles sont les qualités des soldats du barbare Guillaume II. [...] Au revoir, rien de nouveau à signaler ; pardon, j'oubliais ; les boches nous envoient à l'instant des obus qui tombent à quelques mètres de ma tranchée, mais il ne "pètent" même pas. »

Document 3 Lettre d'Albert d'Emmerez, originaire de Champ-Borne, parue dans *Le Progrès*, 20 décembre 1914.

« Chère maman,

[...] Les événements se sont précipités, et la guerre a été déclarée entre la plupart des nations européennes. Pour notre part, nous marchons contre l'Allemagne, notre ennemie la plus acharnée, celle contre laquelle nous avons accumulé tant de rancunes depuis l'Année fatale où ces Allemands nous ont vaincus et ont pénétré sur notre pauvre pays où ils ont commis les pires atrocités.

Le jour de la revanche est enfin venu ; ce jour si longtemps et impatientement attendu par nous tous, Français de coeur ! C'est te dire avec quel plaisir nous avons endossé nos sacs, et avec quel courage nous supportons les fatigues du métier ! Il m'est impossible de te donner plus de détails sur les opérations auxquelles nous participons à l'heure actuelle, pour des raisons que tu comprendras facilement : la moindre chose est mise à profit par nos ennemis dont les espions sillonnent le territoire ; aussi, nos chefs ne tiennent nullement à ce qu'ils sachent par nous, au cas où nos lettres leur tomberaient entre les mains, des détails concernant nos opérations militaires. Qu'il te suffise de savoir que je fais bravement mon métier de soldat et j'espère aller jusqu'au bout, c'est à dire jusqu'à la victoire complète et définitive de nos vaillantes armées qui ont montré, dès le début de cette guerre, un courage indomptable et une valeur sans pareille – le véritable furia française – quoi ! [...] Sois sans inquiétude à mon sujet, car notre vie à tous est entre les mains de Dieu qui en fait ce que bon lui semble. Montre-toi brave mère, comme toutes les Françaises, et ne pleure pas de me voir exposé aux coups d'un ennemi que nous allons vaincre, et que nous vaincrons sûrement, ces jours-ci. C'est si beau de servir son pays et de mourir pour lui que je me demande bien souvent, si je ne dois pas souhaiter qu'une balle ennemie vienne me frapper durant cette guerre ! Mais tu seras si malheureuse que je me repents de formuler voeu pareil. [...] »

Document 4 Lettre de Marcel Gillet qui décrit une attaque des 20 et 21 décembre 1914, *Le Nouveau Journal de l'île de la Réunion*.

« [...] Le 20 décembre nous reçûmes l'ordre d'attaquer deux tranchées allemandes, qui se trouvaient à trente mètres de nous. Dès cinq heures du matin notre artillerie ouvrait un feu fourni sur les tranchées ennemies. Vu le peu de distance qui nous séparait, nous recevions des éclats de notre 75. Après une cannonade d'une heure le ... colonial attaqua le premier en allant à l'assaut. Ensuite mon régiment et un autre renforcèrent. Nous avons réussi à prendre leur tranchées avec un peu de pertes. Le soir, ils ont fait une contre attaque, sans résultat avec des pertes considérables, ayant pour principe de se porter en

masses compactes. C'était un plaisir de tirer dans le tas. Pendant deux jours de ce combat, je n'ai rien eu. Le 21 décembre, au moment où ma compagnie allait être relevée, j'ai été atteint à la tête par une grosse bombe à la face droite et les mains. Ces projectiles ont eu une telle force que la tranchée s'est écroulée, je suis resté sous terre. Un copain est venu me dégager. [...] Je vous assure que c'est grâce aux bons soins reçus que j'ai été sauvé, quoique pas tout à fait guéri mes plaies sont en bonne voie.

Je n'ai pas pu vous écrire ayant eu les mains dans un appareil pour fractures. Mais nous sommes si bien soignés. Nos infirmières sont les dames de la haute Société de C... Ayant eu la mâchoire à moitié fracassée, elles me font manger comme on donne la patée à un enfant. J'ai eu mon compte cette fois-ci. Mais j'en ai peut-être encore pour deux mois... peut-être moins, et après, je retourne au front. Vive la France ! »

Document 5 Lettre de R. Dupuis qui évoque son départ de Bretagne pour le front les 21 et 22 mai 1915.

« [...] Tout le village de Guer est en fête pour nous voir passer. Les jeunes filles nous jettent des fleurs, les gosses nous accompagnent crânement ; ce n'était que le commencement de la grande manifestation qui devait nous accompagner pendant toute notre voyage. A la gare, foule très dense sur les quais ; les compagnies se logent dans les voitures qui leur sont réservées. Tout est prêt, on n'attend plus que l'heure du départ, c'est pour midi chuchote-t-on. Clairons et tambours rougis devant nous attendent aussi. La grosse machine qui doit nous emmener vers cette destination encore inconnue, vient de s'atteler lentement au train spécial. Les portières fleuries se ferment ; un coup de sifflet déchire l'air un peu brumeux, et un premier coup de piston, le tambour major abat sa canne, et d'un ton d'abord lent, puis accéléré comme suivant la machine du piston la clique joue la charge ; le train s'ébranle, les mouchoirs s'agitent, un cri de Vive la France part de toutes les poitrines, on roule à toute vitesse, tandis que dans le lointain, à travers une petite pluie fine, les dernières notes de la charge ne nous parviennent plus que faiblement et s'éteignent doucement. »

Document 6 Lettre de Daniel Clergue, 16 juin 1915.

« Chers parents,

[...] Je suis dans une tranchée à 30 mètres des Allemands, mais comme je commande une section de mitrailleuses, je me trouve avec l'une de mes pièces dans un abri blindé, par conséquent presque à couvert des balles et des obus. Ce qui m'ennuie le plus, ce sont les gaz asphyxiants et les liquides inflammables. Ces cochons, ne savent quoi employer pour nous anéantir. Ils se battent comme des lâches, tandis que nous Français à l'égard de nos ancêtres, nous nous assurons à l'ennemi la tête haute, quoique sans pitié. Toute l'Europe bientôt sera contre lui, et telle une barrière d'acier, nous l'enverrons de plus en plus loin : il arrivera bien un moment où la bête malfaisante demandera grâce alors, à ce moment même, nous nous élancerons afin de l'écraser. [...] Mes chers parents, j'ai gardé une très bonne nouvelle pour la fin de ma lettre. Je suis très heureux de vous annoncer ma nomination en date du 6 juin 1915 au 153ème d'Infanterie comme sous-lieutenant. [...] Je suis heureux d'être estimé de mes chefs. Je continuerai maintenant plus que jamais à faire mon devoir car si la Patrie me confère un titre honorable je dois être reconnaissant. Mes chefs ont su reconnaître en moi un bon patriote. Comme sous officier j'ai su faire mon devoir et comme officier je continuerai à être vaillant et fier sous la mitraille. Un fils de La Réunion ne doit pas avoir peur et j'ai su le prouver ainsi que mes pauvres camarades tombés au champ d'honneur. [...] »

Document 7 Lettre du soldat Léopold Glénac, 25 juin 1915.

« [...] Dans votre lettre vous m'avez dit que René et Camille sont beaucoup découragés, et que René devrait repasser au conseil. S'ils sont bons dites leur qu'il ne faut pas se décourager ; il est vrai qu'il est dur de laisser sa famille, mais que voulez-vous s'il le faut ; au contraire, il faut prendre courage car je vois moi même : ici il y a des hommes qui ne sont pas malades mais ils hâlent trop le coeur, ils dépérissent de jour en jour ; des hommes qui étaient bien portants et maintenant il ne leur reste que la peau et les os. A la moindre petite maladie qu'ils vont prendre, ils vont peut-être y passer. [...] De tous les créoles qui sont venus ici il reste même plus $\frac{1}{4}$; presque tous sont blessés et morts. Biens chers parents, depuis longtemps j'entendais parlé de guerre mais aujourd'hui je la vois de mes deux yeux et je connais ce que c'est. Ah ! C'est affreux ! »

Document 8 Lettre de R. Dupuis qui évoque une attaque, 26 juin 1915 parue dans *Le Progrès*.

« Déjà tout est prêt pour l'attaque les échelles et les munitions sont arrivées. La voix est d'abord à notre artillerie ; nos batteries de 75 font pleuvoir sur les tranchées boches, une véritable pluie de mitraille. Nos obus passent à toutes les secondes en sifflant sur nos têtes et vont éclater avec une extrême précision à 99 mètres des tranchées françaises juste dans les lignes allemandes, faisant voler des quartiers de terre et de boches. Ces derniers ripostent aussi, mais les 77 éclatent en arrière des tranchées, ne blessent que ceux des 2ème ligne. Je ne puis exprimer l'intensité de la canonnade à ce moment, partout c'est l'éclatement sec de l'acier semant la mort. Puis, tout à coup, nos batteries lourdes se taisent, nos 75 seulement continuent à s'exprimer contre les canons allemands, arrosant des shrapnels les supposées réserves ennemies. Dans ce demi-silence, soudain l'attaque de l'infanterie se déclenche. Fièvreusement nous tirons sans discontinuer à nos créneaux ; le moment est indéscribable. Les "bombardiers en avant" crient les officiers et nous les voyons sauter avec leurs paniers pleins de grenades sur le parapet de leurs tranchées, et bravant les mitrailleuses ennemies, ils s'élancent à l'assaut des tranchées boches. Derrière eux, au milieu des cris de toutes sortes, les baïonnettes scintillent ; c'est le flot des capotes bleu ciel qui va reprendre le terrain

précédemment perdu. Je ne regarde plus à gauche, pour ne pas voir tous ceux qui tombent dans leur élan et le coeur, déchiré par leurs cris, je continue à vider mes cartouches. Enfin, le calme revient, la fusillade se calme, mon chef de section passe en courant en me disant "l'attaque a réussi, nous occupons leur tranchée". Hélas, elle était à nous, mais elle a été chèrement payée, le terrain sur lequel s'est déroulé cette scène terrifiante offre un aspect lamentable dans les trous creusés par les obus gisent pèle-mêle les cadavres français et allemands, les blessés couverts de sang et de poussière se traînent vers les boyaux qui les mèneront hâtivement aux postes de secours avant la contre attaque. Je restai comme muet, la rage au coeur, pour la première fois j'avais vu la guerre dans toute son horreur. »

Document 9 Lettre du Dr Ozoux, 19 août 1915.

« [...] Ici il y a beaucoup de journées grises souvent de la pluie, et le matin et le soir, il fait froid : qu'en sera-t-il en hiver ? Car on se prépare à une campagne d'hiver et sans rechigner, je vous assure chacun accepte le devoir avec courage et bonne humeur en pensant à la Victoire. Au revoir, Cher Monsieur P. Si les Boches ne m'endommagent pas trop, je reviendrai vous voir très probablement. Je pense à vous bien souvent car à table on nous sert du rhum ignoble que les Européens trouvent très bon, que diraient ils s'ils goûtaient votre vieux litchi ou le jamrosa. »

Document 10 Lettre du soldat Gonthier, 6 octobre 1915.

« Mon bien cher père,

Après 45 jours de tranchées et 4 jours de combats, me voilà sur un lit d'hôpital à St-Gaudens avec le bras gauche brisé par une balle boche. Tu es veuf d'une jambe, je serai veuf d'un bras...C'était écrit, j'ai été blessé le 29 septembre au soir. Tu as dû entendre parler de la grande offensive en Champagne. Ça a été terrible, ce fut une véritable boucherie... Oh ! Mon bien cher père, la guerre est abominable, la guerre est impie. Ce qui me fait, plus de peine c'est que je n'ai pas un sou et je pleure, quand je me vois priver de certaines petites douceurs, je souffre quand je vois mes camarades avec de l'argent et moi rien...Suis-je donc abandonné de ma femme et de mon père ? »

Document 11 Lettre du soldat Junquet, 16 octobre 1915.

« Mon cher Nativel,

Je profite de la bonne aubaine que m'offre un bureau pour réparer tant soit peu la négligence dont je me sens coupable envers les amis restés là-bas au pays ; comme aux autres, je te prie donc de m'excuser et de croire qu'en maintes circonstances ma pensée s'en allant vers mon Bourbon aimé, me faisait revivre des heures, lointaines, hélas ! Mais présentes à ma mémoire. Les unes ont gardé l'empreinte de la joie et les autres celle de la lutte nécessaire au triomphe de notre politique mais toutes sont regrettées. La mobilisation a dû faire un vide immense dans la Colonie. Nos compatriotes rendus en France se dispersent et sont difficiles à retrouver, les 24ème et 44ème en reçoivent une grande partie. A mon régiment nous sommes très peu, ce sont : Blay, Arzal, Veyrières et moi. Il y en avait un autre, Infante, mais son tour a été prématuré, depuis le 16 octobre. Il est suspendu aux fils de fer boches de L.... malgré le dévouement des camarades ce fut impossible d'aller le chercher. Depuis nous avons quitté ce secteur. [...] Voilà ce qui s'appelle abuser d'un copain. On prend la plume puis on lui narre toutes les horreurs dont on a été témoin au lieu de lui rappeler les souvenirs du Pays. J'oubliais de te dire que mon pauvre frère René, porté disparu depuis le 27 août 1914 a été au dire du soldat du 24ème Colonial témoin du carnage, blessé et achevé par les Boches, au bois de Sernay, près de Verdun. Il a été vengé, mais le sera entièrement à mon avis quand je pourrai tenir un Boche entre quatre yeux et l'étrangler de mes mains. Cela sera. Ce sera pour la prochaine fois, mon cher Nativel, au revoir, je te serre, fortement la main. Amitiés à tous les camarades. »

Document 12 Lettre du sergent P. M., 12 janvier 1916.

« Mes chers parents,

L'hiver étant arrivé encore une fois, et avec lui les glaces, les neiges, le Ministre, sur proposition de M. Boussenot¹, a fait retirer tous les créoles de la ligne de feu, parce que beaucoup avaient eu la bronchite et les pieds gelés. Mais n'empêche qu'à Zeitenlick où nous sommes campés sous la tente, à quelques kilomètres au nord de Salonique, il fait encore froid. Mais la France est encore riche et forte, nous avons de bons et solides vêtements chauds, et pour tenir, nous allons tenir, puisqu'il le faut. »

Document 13 Lettre d'un caporal qui a suivi son instruction à Madagascar, 12 janvier 1916.

« [...] On m'a mis d'office avec une vingtaine de mes compatriotes, après nous avoir fait subir un examen dans un peloton comme élève caporal. Les exercices sont extrêmement durs, on a fait de nous en un mois ce qu'on fait de nous en trois mois en temps ordinaire pour les autres conscrits, aussi beaucoup tombent de fatigue. La semaine dernière nous avons conduit à sa dernière demeure un compatriote arrivé à Diégo en même temps que moi, c'est triste de mourir comme cela loin des siens. Heureusement que je me porte bien jusqu'à présent. Un peu de fièvre au début, maintenant ça va bien. [...] On nous donne l'espoir en partant de toucher à La Réunion... Quel bonheur, si c'était ainsi, passer avant d'aller au combat quelques heures parmi les siens ! [...] »

Document 14 Lettre d'un soldat, 28 février 1916. *Ce Réunionnais est stationné dans le désert au sud de la Tunisie*

« [...] Contraste frappant des latitudes : à 2000 km de nous, nos frères se protègent du froid, ici, nous luttons contre la chaleur, cette chaleur terrible combien plus redoutable que celle de nos tropiques souvent si élevée qui, l'an dernier nous tua plus d'hommes que les balles des insurgés ! [...] Nombreux sont venus en Algérie et en Tunisie, les créoles retirés des villes du sud de la France ou évacués de Gallipoli, à cause des rigueurs de la saison froide... »

Document 15 Lettre d'un soldat, 28 février 1916.

« [...] Une grande bataille est à nouveau engagée sur le front de France, dont la première phase nous est nettement favorable, mais des renforts sont encore et seront toujours nécessaires, et, en attendant le corps expéditionnaire américain, on va faire feu de tout bois, on sent que le drame tire à sa fin : le rideau va lever son dernier acte ! [...] Je ne vous parlerai pas de tous les événements heureux qui se sont succédés. Le câble vous les signale tous, également la grande révolution russe soudaine, imprévue et pacifique. Je veux dire qu'elle s'est faite sans que l'on ait eu à constater beaucoup de victimes. [...] Quand surtout aurai-je le bonheur de revoir La Réunion ? Neuf ans, déjà, j'ai quitté mon pays. »

Document 16 Lettre du soldat R. de H., 12 avril 1916.

Après plusieurs tirs d'artillerie allemands, un grand nombre de soldats et d'officiers de sa batterie sont décédés et blessés... « Maintenant que le Capitaine a disparu que le Lieutenant en premier a été envoyé dans l'aviation, les camarades sont comme désespérés et n'ont plus de goût à rien. Pourtant les poilus sont presque tous de rudes gaillards qui ont fait la campagne de l'Yser en 1914. Un chef aimé les mènerait au bout du monde. Ma batterie va certainement être reconstituée prochainement et j'espère qu'on nous donnera un Capitaine. [...] Ne parlons pas de citation et de croix de guerre ; ici, le mois dernier, on aurait pu compter les quelques poilus qui n'ont pas mérité la croix, mais on ne peut tous les décorer et les fantassins passent avant nous. Le Capitaine avait proposé plusieurs de ses hommes, on en a décoré qu'un qui a été tué, pour les autres pas de réponses ; cependant, nous avons perdu, comme je vous le disais plus de la moitié de notre effectif sans nous plaindre. Nos hommes sont très fatigués, ils tirent toutes les nuits, refont les routes, les abris, se serrent souvent le ventre parce qu'un obus a balancé les cuisines (perdu 3 cuistots déjà) ou que le camion de vivres n'a pas pu arriver. J'espère qu'on va bientôt nous donner une dizaine de jours de repos à l'arrière. Pour ma part, j'ai été très fatigué mais ça va beaucoup mieux quoique je sois maigre comme une allumette. Mes engelures qui avaient ulcéré au talon droit, sont guéries et avec le beau temps j'aurai vite repris le dessus. Le moral est toujours très bon [...] »

Document 17 Lettre du caporal B.M., 12 avril 1916.

« [...] En arrivant de La Réunion après un voyage assez mouvementé, la Commission de la réforme m'a reconnu apte à faire campagne et depuis deux mois, je suis sur le front comme caporal mitrailleur. Je ne puis vous dire où je suis car la censure est terrible, mais je puis vous dire que je suis au bon endroit, je vous écris au son du canon, c'est un déluge d'obus, une pluie de fer, de gaz asphyxiants, lacrymogènes, et la mort plane sur nos têtes, qu'importe, nous sommes en train d'écrire la plus belle page de notre histoire quand on saura dans quelles conditions, l'humanité nous dressera les plus beaux monuments qu'on puisse dresser aux défenseurs du droit. L'ennemi n'attendait pas cette résistance et il est le premier à le reconnaître. Bientôt la guerre sera finie c'est même une question de jours, car le moral des assaillants est bas, on peut résister victorieusement mais on se lasse d'attaquer sans succès et avec pertes. [...] »

Document 18 Lettre du caporal Malherbe, 24 avril 1916.

« [...] En général, la population française nous accueille aimablement, et on ne peut que se louer de leurs procédés envers nous. Pour ma part, je puis dire que partout où je suis passé, elle a tout fait pour rendre plus agréable mon séjour. Nous devons rassurer ceux qui sont restés au pays. Ne laissons pas s'accréditer chez nous cette fable qu'ici nous sommes maltraités. D'ailleurs n'avons-nous pas nos députés, et lequel d'entre nous s'est adressé à eux en vain ? Faisons donc savoir aux nôtres leur conduite à notre égard, ils sont pour nous de véritables pères. [...] Lorsqu'on a été l'objet d'un si cordial accueil de la population française l'on sent qu'on est pas ici en exil, abandonné, mais au contraire l'objet de la sollicitude de braves coeurs. On comprend aussi pourquoi on est venu combattre, pourquoi il faut tenir et pourquoi il faut vaincre. »

Document 19 Lettre d'un caporal originaire de la Rivière Saint-Louis, 18 juin 1916.

« Mon cher S.

Je reviens saint et sauf des Dardanelles. Je suis actuellement à Myrilène en attendant mon départ pour Salonique. J'accomplis courageusement mon devoir. Toujours debout pour la liberté et la civilisation, je n'espère pour récompense que la tombe qui m'attend. Je pleure quelquefois sur mon bonheur perdu... J'ai connu le froid, la neige, les privations de toutes sortes ; j'ai couché dans l'eau, sur la terre humide, sur des cadavres pourris. Une balle a traversé le haut de mon képi et plusieurs fois je fus couvert de terre par les obus. »

Document 20 Lettre d'un soldat originaire de St-Denis, 28 juillet 1916.

Ce soldat évoque le début d'un assaut dans le no man's land lors de la bataille de la Somme en juillet 1916. « [...] Jamais, je ne pourrai vous donner une idée de notre état d'âme, mes compagnons tombaient à mes côtés, les obus éclataient de toutes parts, les balles sifflaient et dans tout ce vacarme mortel votre fils, votre petit Jacques s'élançait en avant en chantant, quoi ? Le chant du départ, alors maintenant, seul je me maudis, car j'ai tué non un mais des hommes comme moi, et au plus fort du combat lorsque plongeant mon poignard au coeur d'un jeune boche qui s'acharnait sur moi à la baïonnette et lorsqu'il tomba en criant Mein Vater (mon père), j'ai pleuré car j'ai pensé à vous. »

Document 21 Lettre du soldat A. Junquet parue dans La Dépêche de La Réunion, 11 décembre 1916.

« [...] La nuit vient avec un ciel chargé de nuage, les brancardiers courent dans tous les sens se dirigeant vers les appels des pauvres blessés. (Oh ! Ces cris de blessés, je les aurai toutes ma vie dans les oreilles). Il est 22 heures, une pluie abondante détrempe peu à peu le terrain bouleversé par les obus, je reviens des lignes qu'il a fallu ravitailler, tout près de moi s'élève une plainte mêlée à des grelottements, c'est un blessé, je bondis je me penche vers le pauvre diable resté là je ne sais comment puisque c'est le chemin qui suit toute corvée. Hélas ! C'est un boche, il a la cuisse gauche cassée. Une pensée horrible s'empare de moi, je revois mon pauvre frère René, à mes oreilles tintent les récits qui entourèrent sa disparition le 17 août 1914. Je vais me saisir de ma carabine mais un sifflement et une formidable explosion m'obligent à me jeter dans le trou où est mon homme, il a compris mon geste et me saisit les poignets et les serre comme dans des étaux, m'embrasse les mains que des larmes chaudes humectent. Je cherche à me débarasser pour fuir car le coeur est devenu gros, mais pas moyen d'échapper. Je rassure le Fritz et lui fait voir du coude mon bidon qui contient un peu d'eau de vie, il me lache la main, je lui verse à boire. Les infirmiers reviennent des lignes leur brancard vide, je les appelle, j'insiste et me joins à eux pour enlever notre blessé qui une heure après partait en auto, la cuisse bandée. »

Document 22 Lettre d'aide-major, 16 juillet 1917.

« [...] Assurément, la Colonie supporte des deuils ! Déjà, est longue la liste de ses fils morts au Champ d'Honneur, ou sur un lit d'hôpital... J'en ai vu mourir plusieurs ! Mais, que jamais, oh, non – plaise à Dieu ! – que jamais mon petit pays ne connaisse la douleur d'une ville-martyre ! On se plaint, on souffre... de la cherté des vivres ! Ces misères de là-bas !! mais, les misères d'ici ? [...] Non, jamais, vous ne comprendrez cela, car il est impossible de s'en faire une idée, avant d'y être... J'y suis venu, j'y suis et je puis vous affirmer que c'est dur, bien dur ! Et, alors que peuvent dire ceux qui, depuis trois ans bientôt, sont dans cette horrible tragédie dont ils vivent, sans cesse, l'épouvantable cauchemar ? [...] Avec quel orgueil, quelle fierté, chers amis, je puis dire, je l'accomplis ici. Quelles minutes angoissantes et exquis, tour à tour, quand, dans mon P.S. souterrain, arrivent les glorieux blessés qui reçoivent les premiers soins avant d'être dirigés vers l'arrière : ils m'arrivent souvent mutilés, stoïques dans la douleur, et, combien beaux, couverts de boue, de sang et d'héroïsme... et comme on est fier, ah, oui, fier et heureux, consolés de pouvoir les soulager ! »

Document 23 Lettre d'un soldat, 23 août 1917.

« Mon cher Nativel,

On s'occupe beaucoup des contingents créoles lorsqu'ils embarquent à La Réunion : musique, distribution de cigarettes et chocolats ; représentant du Gouverneur à bord, etc. Tout cela est très beau mais malheureusement le bateau parti, le contingent n'est plus suivi dans ses pérégrinations. C'est le tort qu'on a. On devrait continuer à s'intéresser à la vie du soldat et la presse se faire l'écho des réclamations. Et il y en a, car bien des choses auraient besoin d'être portées à la connaissance du Pays. Le soldat qui écrit à sa famille ne se plaint pas de peur de l'affliger. [...] En ce qui concerne les derniers récupérés, il eût mieux valu les laisser à La Réunion où on aurait pu les utiliser pour la coupe. Ces jeunes gens sont parqués dans les bâtiments de l'arsenal, ils couchent sur la paille ; on s'est peu soucié de leur instruction militaire ; il manque d'instructeurs, ils ne sont même pas encore armés. Ces bras auraient été si utiles pour la coupe actuelle, mais dans le militaire il ne faut pas chercher à comprendre. La nourriture donnée aux hommes n'est pas alléchante, loin de là et sa mauvaise qualité a du être reconnue par les chefs puisqu'ils ont autorisé les Européens, soldats de 2ème classe comme nous à créer une popotte spéciale chose qui n'est pas permise aux caporaux créoles. Ici on trouve le moyen d'établir toute différence entre eux. Et le créole étant très mouton, accepte cela. [...]»

	Vie quotidienne	Sentiments envers la guerre	Sentiments envers l'ennemi	Sentiments envers la France	Sentiments envers la Réunion	Désirs
1914						
1915						
1916						
1917						